

ment qui, seul, peut la rendre vraiment fructueuse, l'amour ? C'est à l'instituteur de se rappeler la parole du divin Maître : " Laissez venir à moi les petits enfants, " et de la mettre en pratique, en se rappelant cette autre : " Dieu est amour ! " " Que pourrais-je faire de cet enfant ? disait Socrate ; il ne m'aime pas. " Il faut donc que le maître sache se faire aimer de ses élèves. Mais l'amour n'exclut pas le respect ; en d'autres termes, il n'est pas la faiblesse. Oui, il faut que l'enfant aime son maître pour que l'œuvre de son éducation ne demeure pas stérile, mais il faut que ce sentiment d'affection soit autre chose qu'une sorte de camaraderie plus ou moins familière ; il faut que l'élève ait le sentiment très net de la supériorité de son maître et de la subordination qui en découle pour lui ; en un mot, il faut que le respect, pour être basé sur l'affection et pour être volontaire et réfléchi, n'en soit pas moins plein et entier. S'il en est ainsi, la contrainte fera place à cette crainte salutaire de déplaire à quelqu'un qu'on aime et qu'on respecte, crainte qui, d'après l'Écriture, est le commencement de la sagesse.

Examinons comment l'instituteur peut essayer de résoudre ce problème, en apparence si difficile, de se faire aimer des enfants tout en se faisant respecter. Je dis " en apparence " car, bien que le respect n'aille pas sans une sorte de contrainte, l'expérience prouve que les maîtres qui réussissent à inspirer à leurs disciples une véritable affection sont, en même temps, les plus respectés, je dirai même les seuls vraiment respectés.

Le talent de se faire aimer des élèves consiste surtout dans celui de les aimer vraiment soi-même. Vous aurez beau éviter de contraindre ou de contrarier vos élèves, vous ne parviendrez à vous en faire aimer réellement que si vous les aimez vous-même d'un amour profond et sincère, d'un amour que nous pourrions qualifier d'*évangélique*. En réalité, tout le secret est là.

Voyons, cependant, comment il convient d'agir dans la pratique. Qui aime les enfants sait se montrer doux avec eux, mais, encore une fois, la douceur n'est pas la faiblesse. Il n'y a pas d'école sans discipline, et la discipline suppose une règle établie et l'obéissance à cette règle. C'est dire qu'en entrant à l'école l'enfant doit apprendre la soumission ; il faut plus encore, il faut qu'il l'accepte. Cette soumission volontaire est le résultat de l'organisation du travail : l'enfant s'habitue peu à peu au travail régulier et suivi en travaillant lui-même et en voyant travailler ses camarades. Pourtant, ce serait vraiment trop beau si l'on pouvait espérer qu'une école puisse marcher ainsi, sans qu'il fallût jamais recourir à la contrainte et même à la coercition. Mais l'instituteur ne doit jamais perdre de vue qu'il a affaire à des enfants, c'est-à-dire à des êtres chez qui la raison a peine encore à faire entendre sa voix, qui obéissent surtout à leurs penchants et qui, le plus souvent, ne pèchent que par étourderie et manque de réflexion, et soit qu'il punisse, soit qu'il récompense, il n'aura en vue que le perfectionnement moral de ses élèves et se gardera avec soin de tout excès et de toute passion. L'homme véritablement doux est ferme ; ferme et fort, non seulement à l'égard d'autrui, mais envers lui-même. Il sait conserver en toute occasion l'égalité d'humeur qui fait sa